

*Première partie*  
PSYCHANALYSE  
APPLIQUÉE

Le domaine où s'applique la psychanalyse est en effet de la même ampleur que celui de la psychologie, à laquelle elle apporte un complément d'une puissante portée.

S. FREUD,  
*Ma vie et la psychanalyse, p. 87*

# 1 L'étincelle et le tison

Un maître mot : l'application. Une *psychanalyse appliquée*, voilà désigné le terrain où advient la rencontre entre la psychanalyse et l'éducation. Ce terrain est occupé par une psychanalyse qui, sortie de son premier gîte thérapeutique, émergeant d'un contexte uniquement médical, tente de se faire une place parmi les autres sciences, avec l'espoir et l'assurance d'être désormais, comme « science de l'inconscient<sup>1</sup> », indispensable aux savoirs sur l'homme.

Plusieurs domaines sont d'ailleurs susceptibles d'être par elle investis. L'histoire, l'art, la religion, la mythologie, la linguistique comme la pédagogie peuvent devenir ses « colonies<sup>2</sup> », si elle s'exporte comme « outil d'investigation » ou comme somme de connaissances. Ainsi, l'éducation, en tant que domaine d'application, fait partie d'un projet plus vaste : *projet freudien* pour une extension et une prédominance psychanalytique, qui vient là sans aucun doute répondre de certains impératifs, à certaines nécessités.

La dimension d'un tel projet transparaît à la lueur d'une scène :

*« Espérons que l'étincelle que nous préservons laborieusement de l'extinction sur notre terrain, en l'attisant sans cesse, deviendra sur le vôtre un incendie où nous pourrions aller chercher nous-mêmes un tison enflammé<sup>3</sup>. »*

Ce vœu, Freud l'adresse à Oscar Pfister au tout début de leur correspondance.

Aux premiers jours de 1909, Pfister envoie à Freud son essai *Idée délirante et Suicide des écoliers*<sup>4</sup>, ainsi que son article *Soin psychanalytique des âmes et Pédagogie morale expérimentale*<sup>5</sup>. Pasteur suisse, attiré également par les questions pédagogiques et les souffrances des jeunes gens, Pfister avait pris contact avec la psychanalyse et Freud par l'intermédiaire de Jung. Il allait justement devenir un de ces spécialistes que Freud aime à citer lorsqu'il parle de psychanalyse appliquée, un de ces « colons dans d'autres empires<sup>6</sup> ».

Et voilà que, dans la deuxième lettre qu'il lui adresse, Freud s'engage, comme pour conclure, dans l'évocation d'une scène enflammée où il est question de ses espoirs quant au devenir de la psychanalyse dans son rapport avec d'autres disciplines; en l'occurrence, le référent éducatif et religieux de Pfister.

Que cherche-t-il à lui faire entendre au travers de cette métaphore incandescente ? Nous ne pouvons d'abord qu'être frappés par la présence d'une idéale fécondation réciproque; Freud semble espérer que, d'un côté comme de l'autre, un ferment, un enseignement serait retiré; quelque chose comme : « Je te prête mon savoir, mais j'ai l'intime espoir de retirer de notre rencontre d'autres connaissances », l'étincelle et le tison. Toutefois, le fond est de feu et l'horizon incendiaire. Le cadeau est-il piégé ? « Je veux que tu brûles, toi et la religion-éducation, que tu périsses sous mon feu purificateur; embrase-toi, consume-toi, j'en renaîtrai avec plus de vigueur encore. » Quelque part, le savoir escompté exige peut-être des cendres; sa condition en serait un embrasement et une calcination.

Idéale fécondation ou cadeau piégé ? Freud donne une explication sur l'origine de cette scène enflammée dans une lettre qu'il adresse à Jung un mois plus tard. Il s'est à ce propos, lui dit-il, quelque peu laissé entraîner dans un style théologique, parce qu'il n'a pas l'habitude d'être en

correspondance et en bons termes avec un théologien protestant comme Pfister. Mais, ensuite, il lui révèle ceci : « ... J'ai tiré toutes mes comparaisons du complexe : flamme, brasier, bûcher, etc. Je n'y pouvais rien, le respect de la théologie me tenait fasciné sur la citation (!) : Peu importe, le Juif sera brûlé<sup>\*7</sup>. »

Il formule cela à Jung, l'Aryen, celui par qui il espérait que la psychanalyse sortirait de son ghetto juif et acquerrait une renommée mondiale. *Peu importe, le Juif sera brûlé !*

Ainsi, nous avons pu croire être en présence d'une histoire où la psychanalyse apporte au terrain de l'autre l'étincelle du savoir, même si elle est, pour cela, porteuse d'un cadeau dévastateur. L'incendie, la mort et le savoir sont mis par Freud dans l'autre camp; la psychanalyse serait quant à elle préservée. Or, cette scène en cache une autre, où c'est le Juif et donc, vraisemblablement, la psychanalyse qui sont — destin implacable — menacés !

Une telle superposition prend tout son sens, bien entendu, par l'après-coup d'une étude menée autour de la rencontre entre la psychanalyse et les autres sciences. Prise dans un jeu d'altérations<sup>8</sup>, la psychanalyse sera certes altérante mais aussi, inexorablement, altérée. En d'autres termes, elle ne sera pas à tous coups gagnante dans cette rencontre; elle pourra même être vaincue, défaits à l'endroit où, justement, elle serait porteuse de rupture et de savoir. Disons que cette superposition — avec l'ambiguïté qu'elle suppose quant à l'objet menacé, quant à l'objet incinéré — nous donne la mesure de ce que va être ce rapport de la psychanalyse aux autres domaines. Qui l'emportera ? Telle est la question. Elle, dans sa différence, son judaïsme, ou l'autre, avec ses préalables, ses antécédents et sa normalité apparente ?

\* Lessing, *Nathan der Weise*.

*Assurer un avenir*

Si cette confusion d'histoire s'avère pour nous prophétique, nous devons reconnaître que sa signification pour Freud a bien d'autres résonances secrètes. Pour l'instant, retenons que le projet d'une psychanalyse appliquée est empreint d'un imaginaire tourné vers la mort. D'autres métaphores, utilisées par Freud pour désigner l'enjeu d'une action psychanalytique, portent par ailleurs, à différentes reprises, le même témoignage.

N'évoque-t-il pas cette action dans les termes d'une infection ou d'une épidémie ? C'est Jung qui a l'habitude de dire d'un homme pris par la psychanalyse : « Il a été infecté<sup>9</sup>. » Le terme est aussi utilisé par Freud, ce qui lui fait décrire la Suisse comme un « foyer d'infection<sup>10</sup> », et lorsqu'une ville comme Odessa paraît prise, il écrit qu'il y règne une « épidémie locale de psychanalyse<sup>11</sup> ».

Dans une telle imagerie, l'épée ne peut que prêter son aide au feu et au virus. Genève est alors « la porte pour l'assaut de la France<sup>12</sup> », et les collaborateurs philosophiques dont Freud se languit, une « armée<sup>13</sup> » de secours. Freud emploie les mêmes images pour parler de la progression de la psychanalyse, dans les pays comme dans les sciences, révélant par là que ces deux pénétrations appartiennent dans son esprit et son cœur à un même projet, à un même mouvement. Dans sa correspondance avec Jung, il y a sans cesse relatées les nouvelles des batailles, l'exultation devant les villes tombées et les hommes conquis, avec les poches de résistance désignées.

Ainsi, à lire et à relire cette scène où la psychanalyse apparaît porteuse de feu, de maladie et de guerre, il nous faut convenir que Freud rêve quelque peu de vaincre ces territoires et ces autres domaines scientifiques. Une victoire psychanalytique, dans le sens peut-être où les uns comme les autres ne pourraient plus se passer de son apport : telle une visiteuse du diable, la psychanalyse les marquerait de son empreinte, leur apportant bouleversements et transforma-

tions, y inscrivant à jamais son passage. Pour eux : une nouvelle naissance en est espérée. Pour elle : la certitude d'une vie éternelle; désormais devenue indispensable et ayant infléchi le cours des choses, ne peut-elle pas en effet y gagner son immortalité ?

Qu'elle soit d'ailleurs incendiaire, pourvoyeuse de peste ou fer de lance, la psychanalyse n'en apparaît pas moins faite de lumière. A l'œuvre, toujours une même scène idéale : une psychanalyse-flambeau, jetant une lueur crue dans toute cette ombre d'ignorance où étaient réduites alors les sciences et où croupissaient certains des problèmes essentiels de l'homme. L'expression, aujourd'hui banalisée, d'une « pédagogie à la lumière de la psychanalyse » témoigne à sa façon de cet aspect éclairé que Freud souhaite lui donner.

Nombreux sont les passages — et pas uniquement pour parler du rapport de la psychanalyse aux autres sciences — où nous pouvons, selon Freud, escompter des « clartés inestimables<sup>14</sup> » de l'action psychanalytique. La tâche s'annonce grandiose. L'aube d'un « nouveau jour<sup>15</sup> » est arrivée. Avec son aide, l'éclaircissement des « problèmes les plus fascinants<sup>16</sup> » devient possible. Même la foule des névrosés peut espérer une guérison par la grâce de ses lumières !

Salut et lumière, vie et mort..., le terrain est quasi religieux, et la psychanalyse ainsi projetée par Freud aura peut-être à réussir là où la religion a échoué : apporter le bonheur en apportant la connaissance aux hommes et à leur science. Freud, à propos de sa métaphore enflammée, dit dans la lettre à Jung, entre autres, qu'il n'a pas pu éviter le style théologique, et nous pouvons légitimement nous demander la raison d'un tel emportement, la présence d'un pasteur protestant n'expliquant pas tout, cela va sans dire.

Certes, nous pourrions minimiser l'impact de ces métaphores de l'action psychanalytique, en affirmant qu'elles appartiennent à son époque et que, pour parler de sa découverte, Freud est forcé d'employer de telles figures. Bien entendu, certaines d'entre elles font partie du bagage de

l'*Aufklärung*. Mais il y a plus. La scène d'une psychanalyse lumineuse est d'autant plus prégnante qu'elle est, rappelons-le, l'endroit du décor, un rêve freudien qui cache une peur : que le Juif soit brûlé, que la psychanalyse soit sans avenir.

Freud considère la psychanalyse comme un enfant de sa chair, au même titre qu'Anna ou Ernst. Ne l'appelle-t-il pas son *Sorgenkind*<sup>17</sup>, se disant son « père juif<sup>18</sup> » qui, « pour vivre comme pour mourir, a l'impérieux besoin de savoir l'avenir de son enfant assuré ». A cet avenir il travaille, tente plusieurs démarches, prend certaines précautions en cherchant un dauphin — Carl Gustav Jung — ou en s'entourant d'un comité secret<sup>19</sup>; mais, à plus d'une reprise, il se sent trahi, déçu par les hommes qu'il a choisis pour porter au-delà de lui sa création. Comme en témoignent certaines de ses lettres<sup>20</sup>, lorsqu'il vit une perte, une séparation, l'angoisse à chaque fois ressurgit et, avec elle, en même temps peut-être, l'avènement de certaines entreprises psychanalytiques. Le projet lumineux et dévastateur d'une psychanalyse appliquée pourrait être une de ces entreprises que Freud met en œuvre pour assurer l'avenir de son « enfant psychique<sup>21</sup> » par-delà sa mort.

Nous reviendrons sur l'hypothèse d'une telle imbrication, car, comme Freud l'écrit à Wittels : « *Probabilité ne signifie pas toujours vérité*<sup>22</sup>. » Disons seulement que l'existence de cette filiation n'est pas tellement surprenante : il peut certes choisir des hommes à qui confier l'héritage, mais il a surtout le loisir d'œuvrer en sorte que la psychanalyse s'impose d'elle-même. Or, nous le savons, il l'a écrit : laisser la psychanalyse uniquement dans le domaine médical constitue pour elle un danger, le danger de la voir assimilée, minimisée, engloutie, et même peut-être oubliée. Ni un héritier ni le monde médical n'apaisent l'angoisse de Freud, alors que, par sa propulsion sur le terrain des autres, par son avancée dans la symbolique d'une époque, par sa nécessaire participation à la résolution des grands problèmes de l'homme, la psychanalyse peut espérer une protection efficace contre sa disparition. C'est très certainement là,

pour une part en tout cas, la raison de l'acharnement de Freud à sortir la psychanalyse de son cadre médical, à la vouloir comme « psychologie des profondeurs » indispensable aux autres démarches scientifiques. Cet acharnement a comme fondement une angoisse, qui ne manquera pas d'avoir des effets sur la manière d'envisager les modalités et les potentialités applicatives de la psychanalyse.

En tout cas, en 1928 encore, Freud affirme à Pfister : « J'ai souvent dit que je tiens la signification scientifique de l'analyse pour plus importante que sa signification médicale, et, dans la thérapeutique, son action de masse par l'explication et l'exposition des erreurs pour plus efficace que la guérison des personnes isolées<sup>23</sup>. » Ses deux préférences, pour le moins qu'on puisse dire, ne vont pas de soi, mais elles désignent tout un versant du projet freudien : l'application de la psychanalyse tant aux sciences qu'à la masse des névrosés est liée à un même combat.

### *Deux manques*<sup>24</sup>

Le projet d'une psychanalyse appliquée à d'autres terrains est d'abord, il faut le reconnaître, le fait d'investissements particuliers de Freud. Il prend plaisir à se présenter comme le premier à s'être aventuré hors du médical, vers des objets où sa passion et sa soif de savoir sont en jeu. Ouvreur de voies, il invite ensuite les psychanalystes à le suivre dans cette démarche. Son appel est entendu, mais leur dilettantisme forcé, leur amateurisme inévitable, provoquent la résistance des spécialistes des sciences concernées, qui rejettent alors la psychanalyse et ses méthodes devant ces intrus qui, ne sachant presque rien de leur terrain, se permettent tout de même d'en parler. Cette résistance des spécialistes, Freud ne pense pouvoir la lever qu'en essayant de les pousser à se servir *eux-mêmes* de ce nouvel outil d'investigation et à l'appliquer à leur propre domaine.

Tel est le théâtre de l'action présenté par Freud à plusieurs

reprises<sup>25</sup>. Les acteurs sont toujours les mêmes : lui et les autres — les autres étant les psychanalystes et les spécialistes des diverses sciences. L'enjeu : investiguer psychanalytiquement des objets extra-médicaux où s'inscrit la passion de savoir de Freud. Évidemment, quelques difficultés techniques ne manquent pas de surgir, des difficultés qui d'ailleurs apparaissent légèrement différentes suivant qu'il s'agit de psychanalystes s'aventurant sur un terrain étranger ou de spécialistes faisant usage de la psychanalyse dans leur propre champ de recherche.

D'abord, il existe du côté du psychanalyste un dilettantisme forcé, un « manque à savoir » plus ou moins irréductible : en effet, n'est-il pas toujours tenu pour un amateur dans un domaine où il n'est pas formé par les instances institutionnelles reconnues et validées socialement ?

A ce propos, Freud souligne presque à chaque fois le caractère dilettante de son propre travail, comme pour s'excuser, presque avec honte pour ce à quoi il semble ne pas pouvoir échapper<sup>26</sup>. Il parle d'ailleurs de son envie d'aborder des sujets non médicaux en terme de *tentation* ou d'*écart*<sup>27</sup>, les disant même « fort peu théoriques à la vérité<sup>28</sup> ».

De la sorte, si Freud tient à ces travaux, comme il est attaché à la revue *Imago* consacrée aux applications extra-médicales de la psychanalyse, il ne doit cependant pas être assuré de leur validité sur le plan de la connaissance scientifique établie. Ne l'oublions pas, c'est anonymement qu'il publie « Le Moïse de Michel-Ange<sup>29</sup> », alors que, quelque vingt ans plus tard, il parle à Edoardo Weiss de cet « enfant non analytique » — qu'il a fini par légitimer — comme d'un « enfant de l'amour<sup>30</sup> » ! Freud n'est donc pas sans ambivalence : ces travaux, surtout ceux concernant l'art, sont quelque part bel et bien le fruit de sa passion, ce qu'il s'autorise pour le plaisir ; mais une culpabilité affleure : ne plus être scientifique, sérieux, et un doute surgit : ne plus être psychanalytique.

Dans une note introductive au « Moïse » (publié alors

anonymement dans un numéro d'*Imago* de 1914), la rédaction justifie l'acceptation d'un tel travail, en soulignant que la manière de penser de son auteur présente « quelque analogie avec les méthodes de la psychanalyse<sup>31</sup> ». De telles assertions : « enfant non analytique », « travaux fort peu théoriques », « quelque analogie », nous donnent à réfléchir sur un point : le travail du psychanalyste dans un autre domaine ne serait donc pas nécessairement qualifiable d'analytique ; la fonction ne garantirait pas la qualité, Freud envisageant lui-même la possibilité de se retrouver hors de l'analyse.

Un double risque guette donc le psychanalyste : ne pas avoir assez de connaissances sur le terrain investigué et n'être plus psychanalyste.

Maintenant, du côté des spécialistes qui voudraient appliquer la psychanalyse sur leur domaine, les difficultés se présentent un peu différemment, bien qu'elles soient relatives au même problème. Leur manque à eux est psychanalytique : ils vont être contraints de le combler, de s'appropriier l'outil et les connaissances. En devenant ainsi les possesseurs de deux savoirs, et à la limite de deux métiers, ils réalisent un idéal : leurs travaux acquièrent la qualité appréciable de ne pas pouvoir être rejetés sous prétexte d'un amateurisme quelconque. C'est d'eux que Freud attend un dégagement d'une situation bloquée par les malentendus et hâtives tentatives des psychanalystes.

Pourtant, aucun doute n'est possible : la possession des deux savoirs va, elle aussi, dresser des embûches. Si nous interrogeons les résultats d'une telle prise de possession psychanalytique, il nous faut bien constater que, d'une part, nombre de spécialistes analysés abandonnent leur premier terrain pour épouser la cause psychanalytique, renonçant même à tout travail analytique sur leur spécialité première ; et, d'autre part, lorsqu'ils cumulent et ne perdent rien, soutenant les deux positions — analyste et pédagogue, par exemple —, la psychanalyse faite outil dans leurs mains s'y retrouve souvent méconnaissable, mise quasiment dans

l'impossibilité d'opérer des traversées, des décrochages : en un mot, de produire du savoir, trop modelée qu'elle est par des antécédents qui lui nuisent.

Aussi, d'un côté comme de l'autre, nous sommes avertis que dans cette entreprise quelque chose *semble ne pas aller de soi*.

### *L'établi et l'outil*

Si Freud met en acte l'application de la psychanalyse au travers de quelques-uns de ses travaux, il ne réalise pas à proprement parler la *théorie d'une application*; il n'en parle que dans des formules très générales.

Certains prirent prétexte de cette absence de théorisation pour justifier leur rejet, ou du moins leur mépris envers de tels travaux. Pourtant, si Freud n'en fait pas la théorie, le plus simple serait de dire qu'il n'éprouve pas la nécessité de réfléchir aux modalités d'un apport psychanalytique à un autre domaine, tant cela doit lui sembler aller de soi d'utiliser sa découverte sur d'autres terrains. Freud est d'ailleurs persuadé que la psychanalyse n'est pas comme ces lorgnons « qu'on met pour lire et qu'on enlève pour aller se promener<sup>32</sup> », même s'il se doute bien que, parfois, les lorgnons peuvent s'embuer ou être perdus sans que l'on s'en aperçoive.

Toujours est-il que, malgré cette absence de réflexion théorique, Freud nous laisse en partage, outre l'*in vivo* de sa propre démarche, quelques formules fort générales et floues, toutes en écho à une question qui pourrait être celle-ci : « D'où et avec quoi la psychanalyse s'applique-t-elle ? »

Ces formules génériques ne manquent pas d'intérêt. Un mot fétiche y revient : celui d'outil. En effet, Freud répète à qui mieux mieux que la psychanalyse est un « nouvel outil d'investigation<sup>33</sup> », « un nouvel instrument<sup>34</sup> », qu'il qualifie ailleurs d'« impartial, semblable, pour ainsi dire, au

calcul infinitésimal<sup>35</sup> », ou de « sans parti<sup>36</sup> ». Un outil dont d'autres mains ont à *se servir*.

Cette instrumentation pose question. D'abord, elle surgit au moment où il est précisément urgent de la transmettre en d'autres mains : celles des spécialistes. Elle est donc liée aux contingences et aux difficultés d'une propagation : un outil, cela est bien connu, se passe sans trop de difficultés d'homme à homme, et Freud pense peut-être que la psychanalyse, devenue ainsi instrument scientifique, sera dès lors, et de la sorte, facilement déléguable, aisément distribuable.

Par là aussi, il désigne le biais par lequel elle opère dans le champ de l'autre : elle est outil pour mieux servir les autres sciences, et nous pouvons nous demander si Freud ne cherche pas, ce faisant, à la protéger aussi d'une déformation : forte de son profil, programmée à son effet, la psychanalyse-outil imprimerait idéalement à la main qui la tient un tracé inévitable. Même si Freud écrit, sur le mode de la plaisanterie, que la psychanalyse n'a pas « besoin » d'être soumise au « copyright », car « un peu trop difficile pour être imitée<sup>37</sup> », il doit cependant se soucier de lui donner un tranchant indestructible. Et, confronté aux problèmes d'une transmission, il a recours à un « neutre » scientifique et à une version instrumentale de sa découverte.

Est-ce suffisant pour résorber la difficulté ? Une réponse franchement affirmative serait surprenante. Le dilemme en soi n'est pas neuf : est-ce l'outil qui a le pouvoir d'imprimer à la main son mouvement, ou la main qui transforme l'outil à sa convenance ? En d'autres termes, disons que la psychanalyse, dans cette mise en service, risque de se retrouver *servante* !

A ce propos, Freud écrit à Putnam, en 1911 : « En ce qui concerne les exigences réitérées que vous exprimez à l'égard de la psychanalyse, je voudrais vous faire remarquer qu'elle n'est qu'outil, et que le travailleur est libre d'en user selon le vouloir de sa main<sup>38</sup>. » Une affirmation qu'il renouvelle à la même époque à Pfister. Or, Pfister, tout autant que Putnam,

fait partie de ceux qui ont de sérieux antécédents — philosophiques, religieux. Et c'est comme si Freud leur répétait : « Vous pouvez vous servir de la psychanalyse, elle est un objet scientifique; qu'importe que vous soyez laïque ou religieux, philosophe ou non. » S'agit-il là d'une concession pour rallier à la cause psychanalytique de nouvelles personnes ? Peut-être. Il n'est cependant pas interdit de penser que, derrière la générosité d'un « faites-en ce que vous voulez ! », Freud a l'intime conviction que la psychanalyse aura le dessus, que le préalable philosophique ou religieux sera vaincu par elle. Pfister en est un merveilleux exemple : Freud attend du combat religion-psychanalyse, par personne interposée, la défaite de la religion. Mais il fut déçu, car Pfister fit tout le contraire : il persista à maintenir la croyance dans l'une et l'autre.

D'ailleurs, avec le temps, la généreuse distribution de l'outil se transforme. C'est ainsi que Freud écrit à Putnam, en 1915 : « Pour le moment, elle peut s'accommoder de plusieurs *Weltanschauungen*, mais a-t-elle vraiment dit son dernier mot<sup>39</sup> ? » Il parle de la psychanalyse : a-t-elle dit son dernier mot, avait-il tiré les conséquences des ruptures qui se produisirent en 1912 avec Adler, en 1913 avec Jung, et pour lesquelles il pense que les « antécédents » ont joué un rôle certain dans la déformation de l'outil ? Toujours est-il qu'en 1928 Freud la protège carrément contre les médecins et contre les prêtres<sup>40</sup>, et qu'en 1938 il s'attriste de ce qu'elle est devenue, pour certains, une « servante<sup>41</sup> ».

Être une « bonne à tout faire<sup>42</sup> » : Freud souhaite sincèrement l'en préserver, et, pourtant, son idée même d'une instrumentation peut tout droit l'y conduire. D'autre part, si Freud agite bien haut son outil dans le champ de l'autre, il n'en fournit pas pour autant une description précise, ne prenant pas vraiment la peine d'en dessiner les contours, sauf à dire que la psychanalyse applique ses méthodes. L'outil serait donc défini par ses méthodes. Mais quelles sont-elles ? Recouvrent-elles celles mises en acte dans la thérapeutique, terrain inaugural de la psychanalyse ?

Ou s'avèrent-elles devoir être sensiblement différentes de par l'exterritorialité de l'entreprise ? Freud ne donne pas de réponse explicite. Il ajoute cependant : la psychanalyse applique non seulement ses méthodes, mais aussi « ses points de vue<sup>43</sup> ».

Cette adjonction désigne au moins que nous avons à faire là à deux « réalités » psychanalytiques différentes, où « point de vue » renvoie à la théorie psychanalytique avec ses concepts et ses hypothèses. L'application psychanalytique pourrait, dès lors, consister en un *transfert de concepts* sur d'autres objets, partir d'un savoir acquis et recourir à une démarche déductive : tirer, par exemple, des conséquences éducatives d'une théorie établie. La procédure est en soi fort banale, mais la banalité n'a jamais supprimé les écueils d'une pensée. Nous aurons à l'établir : la déduction et le transport de concepts ouvrent sur une foule de questions. Et, disons-le immédiatement : un danger majeur guette un tel apport, celui qui verrait la psychanalyse mise en position de théorie maîtresse, qui enseigne ce dont elle est assurée à quelqu'un tenu pour ignorant. En un mot, elle se soutiendrait, confrontée à un autre domaine, d'une position pédagogique et non plus analytique.

Une petite phrase freudienne nous met en garde. Dans sa « Sixième conférence », Freud affirme, en effet : « De plus, les données de la psychanalyse se trouvent  *toujours confirmées*  par ses utilisations<sup>44</sup>. » La psychanalyse cherche donc sa confirmation dans son rapport aux autres domaines, si sûre d'elle qu'elle semble ne risquer en aucune manière d'être parfois infirmée ! Un tel agencement est frappant, d'autant plus qu'il s'instaure à l'inverse de ce qui se passe à l'intérieur de la situation analytique proprement dite. Que dirions-nous, en effet, d'un rapport analytique où le patient devrait à chaque fois illustrer, exemplifier la théorie, ne la mettant plus en défaut ? N'est-ce pas justement du fait que le patient l'infirmé toujours en quelque endroit qu'une recherche est en perpétuelle relance, et que l'on échappe au

vase clos d'une théorie qui fonctionne sur elle-même, prise alors dans les travers d'une technologie ?

Cette petite phrase freudienne nous avertit. Dans cette entreprise d'une psychanalyse appliquée, et sur un versant au moins, Freud cherche à préserver autre chose que l'essor d'un travail analytique face à d'autres objets. Il veut obtenir une validation : que la psychanalyse en sorte renforcée dans son « narcissisme », et, pourrait-on dire, rassurée en tous points. Mais, à se présenter ainsi, comme « moi », elle ne cesse de courir un risque, celui de perdre son pouvoir psychanalytique et de se dissoudre dans les pièges d'une position d'enseignement.

Une question reste donc posée : existe-t-il une place pleine d'où la psychanalyse s'exporte ?

## 2 L'éducation : une application pas comme les autres

Si bien des auteurs ont relaté les propos freudiens sur l'éducation, fort peu nombreux sont ceux qui, à ma connaissance, ont abordé ces propos en les rapportant à la problématique d'une application<sup>1</sup>. Peut-être leur importe-t-il plus d'être en possession de ses paroles pour les comprendre, en tirer des conclusions et des diktats psychanalytiques, que d'examiner comment Freud s'y est pris pour apporter psychanalytiquement son aide au domaine de l'éducation.

Freud évoque précisément cette application dans plusieurs passages. Ce ne sont pas moins de seize mentions que nous pouvons dénombrer, sans compter les oublis inévitables et les simples allusions au domaine de l'éducation<sup>2</sup>. Et cela, de 1909 à 1937. Assurément, une telle énumération ne veut pas dire grand-chose, sauf peut-être ceci : Freud semble ne pas avoir évacué, jusqu'à la fin de sa vie, la possibilité d'un tel investissement psychanalytique, bien au contraire. Mais, j'en conviens, il reste à considérer s'il n'y eut pas pour lui, dans le contexte de ces mentions, cette fameuse évolution vers ce que beaucoup ont appelé un *pessimisme* : pessimisme de Freud envers l'action de la psychanalyse sur l'éducation.

Le pessimisme, corrélat à son contraire, l'optimisme, a constitué, chez plus d'un auteur, un véritable axe d'étude, chacune des œuvres freudiennes se voyant attribuer une note sur l'échelle de l'espoir et du désespoir; au point où se traîne,

d'un livre à l'autre, l'idée que Freud est, dès 1909 ou 1914, pessimiste envers un tel apport. N'a-t-il pas acquis la certitude, depuis *Totem et Tabou*, que toute tentative de réforme est illusoire ? C'est du moins là ce qu'on a pu lire dans un *Monde de l'éducation* récent<sup>3</sup>; et chacun alors de répéter qu'avant 1909 Freud a des illusions pédagogiques, mais qu'après il revient à un réalisme plus adéquat. Ces années-là sont bien souvent devenues — par exemple sous la plume de Catherine Millot, ou celle d'Antonello Armando — la réserve fossilisée des espoirs et des intérêts pédagogiques de Freud. Nous devinons aisément qu'une telle affirmation en recouvre une autre : que la psychanalyse ne peut avoir, *aujourd'hui et selon Freud*, aucun rapport avec l'éducation, la relation en étant à jamais perdue, puisque Freud est, depuis 1914, pessimiste !

Et, pourtant, il ne cesse d'évoquer la possibilité d'une telle application, de 1909 à 1937, si l'on s'en tient à ses écritures ! Passer en revue toutes les tournures qu'il utilise, ce serait fastidieux. Sans inconvénient apparent, contentons-nous des plus évocatrices, et commençons par une lettre que Freud adresse à Léon Steinig, le 6 juin 1932. Freud est entré en correspondance avec lui au sujet d'une invitation d'Albert Einstein qui lui a, en effet, demandé de réaliser une publication pour la Ligue des Nations. Steinig est un ami d'Einstein et, dans cette lettre, Freud s'entretient avec lui de ce projet, lui disant en particulier que, parmi tous les sujets qui lui ont été proposés, il ne souhaite pas se restreindre à un seul; il s'agirait pour lui de traiter « *plutôt toute une série de problèmes parmi lesquels le plus important au point de vue pratique est l'influence de la psychanalyse sur l'éducation*<sup>4</sup> ». Retenons, dès à présent, l'importance de la chose, car une telle appréciation ne manquera pas de se répéter.

Toujours en 1932, dans sa « Sixième conférence », il consacre à l'éducation la fin de son exposé sur l'état et le développement de la psychanalyse appliquée. Et voici ce qu'il formule pour en introduire le thème :

« *Un seul thème cependant me retiendra un instant, non pas qu'il me soit familier ni que j'y aie moi-même beaucoup travaillé; bien au contraire, à peine m'en suis-je préoccupé jusqu'ici, mais, de tous les sujets étudiés par la psychanalyse, c'est celui qui nous semble avoir la plus grande importance, vu les magnifiques perspectives qu'il offre pour l'avenir. Je veux parler de l'application de la psychanalyse à la pédagogie, à l'éducation de la génération à venir. Je suis heureux tout au moins de vous dire que ma fille Anna Freud s'est vouée à cette tâche; voilà qui rachète ma propre abstention*<sup>5</sup>. »

Les principaux traits sont ici dégagés : son abstention — « à peine m'en suis-je occupé »; un sujet qui semble avoir « la plus grande importance », vu ses « magnifiques perspectives d'avenir », avec évidemment la place de sa fille Anna. A peu de chose près, ils constituent les leitmotivs de ses formulations introductives d'une telle application.

C'est ainsi que Freud constate dans une lettre à Pfister : « *En fait, de toutes les applications de l'analyse, celle que vous avez inaugurée dans la pédagogie est la seule à se développer. Je suis très heureux que ma fille commence à y accomplir quelque chose*<sup>6</sup>. »

Donc, en 1926, il semblerait, aux dires de Freud, que cette application soit la seule à se développer. Il l'a déjà souligné, en d'autres termes, dans la préface qu'il avait écrite pour le livre d'August Aichhorn, *Jeunesse à l'abandon*, paru en 1925. Voici le passage en question :

« *De toutes les utilisations de la psychanalyse, aucune n'a rencontré autant d'intérêt, éveillé autant d'espoir et, partant, attiré autant de collaborateurs sérieux que son application à la théorie et à la pratique de l'éducation des enfants*<sup>7</sup>. »

Un espoir que nous retrouvons exprimé dans une autre préface, celle écrite par Freud en 1913 pour le livre de Pfister, *la Méthode psychanalytique*. Il écrit :

« *Puisse l'utilisation de la psychanalyse au service de l'éducation apporter la réalisation des espoirs qu'éducateurs*

et médecins placent en elle ! Un livre comme celui de Pfister, qui se propose de faire connaître l'analyse aux éducateurs, pourra alors compter sur la gratitude des générations futures<sup>8</sup>. »

C'est d'ailleurs par cette même formule finale qu'il salue, en 1926, la création d'une nouvelle revue fondée par Henrich Meng et Ernst Schneider, la *Zeitschrift für psychoanalytische Pädagogik*<sup>9</sup>. En effet, dans un exemplaire de promotion, nous trouvons ces mots : « Vous obligerez par cette création un grand nombre de personnes à la reconnaissance. »

Reconnaissance et gratitude sont donc la juste récompense d'un travail analytique dans le champ de l'éducation.

### *Une modeste participation*

Ainsi rapprochées, il semble que le temps n'a pas émoussé les formulations freudiennes qui introduisent ses propos sur une application de la psychanalyse à l'éducation. Tout au contraire, ces répétitions sont particulièrement significatives.

D'abord : son retrait. Dans sa « Sixième conférence », nous l'avons noté, il prononce le terme d'*abstention*. Et il l'écrit un peu sur tous les tons : ainsi, dans sa « Préface » à Aichhorn, il ne manque pas de déclarer promptement qu'il n'a eu « qu'une participation très modeste à cette application de la psychanalyse<sup>10</sup> », et dans *Ma vie et la psychanalyse*, il se sent obligé de commencer par ces mots : « Je n'ai personnellement en rien contribué à l'application de l'analyse à la pédagogie<sup>11</sup>. »

En tout cas, il annonce clairement un « je n'y suis pour rien, ou presque », qu'il fait pourtant et à chaque fois suivre par un *mais*<sup>12</sup>, expression d'un identique souci : celui de faire comprendre que cette abstention personnelle n'entraîne aucun mépris vis-à-vis d'une telle application, ni n'implique qu'on ne s'y intéresse. Tout se passe comme s'il cherchait à ce qu'on n'érige pas en loi psychanalytique ses lacunes et

qu'on ne prenne pas prétexte de cette modeste contribution pour invalider ce développement de la psychanalyse. Il donne même un commencement d'explication en écrivant qu'il a déjà « largement de quoi faire » avec le deuxième des « trois métiers impossibles : éduquer, guérir, gouverner<sup>13</sup> » ; en somme, il reconnaît simplement ne pas pouvoir être à la fois au four et au moulin.

En formulant une telle abstention, Freud devait penser au côté pratique de la chose. Il n'a, en effet, ni directement réalisé d'analyse d'enfant — sauf celle du petit Hans par père interposé —, ni non plus, comme le fait sa fille, actualisé une pédagogie inspirée par la psychanalyse; il n'a même pas à mettre en avant l'éducation de ses propres enfants, puisque, si on en croit Lou Andreas-Salomé, ces « six éducations sont restées très étrangères à la psychanalyse<sup>14</sup> », grâce, il faut le dire, à sa femme.

Et, comme l'affirme justement Millot, il n'y a chez Freud « nul traité de l'éducation<sup>15</sup> ». Il s'est pris, certes, à critiquer une certaine éducation, s'est permis de parler de l'apport psychanalytique dans ce domaine, a parfois donné quelques conseils, esquissé à grands traits les buts d'une pédagogie selon un point de vue analytique, mais c'est à peu près tout.

Les limites de sa participation sont donc bel et bien effectives, ce qui ne l'empêche pas de reconnaître la valeur sociale du travail de ses amis éducateurs. Aussi, notre persistance à poursuivre l'analyse d'un fait si mineur peut avoir de quoi étonner. Pourquoi, en effet, ne pas conclure cette discussion en disant que l'abstention de Freud ne concerne au fond que lui-même ? Ce serait là méconnaître une chose : pour beaucoup, l'attitude de Freud est indissociable d'une prise de position psychanalytique.

Freud écrit pourtant à Putnam, qui est sensible à la philosophie, alors que lui-même reconnaît ne pas l'être : « Je n'ai pas le cœur assez sec pour vouloir ériger en loi une lacune de mes dons<sup>16</sup>. » C'est malheureusement ce qui arriva, puisque ses fidèles, du moins certains, tiennent une abstention freudienne pour un diktat psychanalytique

irréversible. Nous en avons là un exemple frappant, et le « retrait » pédagogique avoué par Freud ne prend ici tout son relief qu'en raison justement des interprétations qu'il ne manque pas de susciter.

Une remarque préalable : le versant pédagogique d'une application psychanalytique, indéniablement présent dans l'œuvre freudienne, chez nombre de psychanalystes a créé bien des embarras. Tout se passe comme si cet intérêt pédagogique de Freud, même modeste, devait être évacué, minimisé, excusé. On se montre d'ailleurs d'une très grande subtilité pour trouver des excuses à Freud, pour le décharger de ce fardeau, ou le détourner d'un chemin qu'il n'aurait jamais dû prendre. Sa fille<sup>17</sup>, les pédiatres<sup>18</sup>, les débuts de la psychanalyse et les contradictions internes à son œuvre<sup>19</sup> ont, dans ce contexte, bon dos.

Son abstention déclarée a, bien évidemment, fait le bonheur de certains, dans le sens où ils ont pu argumenter ainsi : « Vous voyez bien que Freud avait senti qu'il se fourvoyait, puisqu'il s'est retenu. » Bienheureuse continence ! Nous la voyons, par exemple, exaltée dans un article anonyme de *Scilicet*, où l'auteur écrit : « Bien que Freud n'ait cessé de dire qu'il n'était pour rien dans l'application de la psychanalyse à l'éducation, il s'est laissé emporter par un projet prophylactique jusqu'à reprendre une position médicale<sup>20</sup>. » Le « bien que » sonne comme un soulagement, et l'« emportement » vient là comme une excuse, car n'est-il pas entendu que, dans l'emportement, nul ne sait plus ce qu'il fait, pas même Freud ? De tels signifiants parlent plus de leur auteur dans son transfert à Freud que de Freud dans son rapport à l'éducation. Car que sait-on de cet emportement ? Freud est peut-être sur ce sujet-là fort raisonnable et raisonné. Mais le problème est ailleurs : pour l'auteur de l'article, une telle application est une trahison du projet analytique. Freud s'y est néanmoins engagé ; il s'agit donc de lui trouver des excuses ; sa retenue le sauve et permet qu'il ne tombe pas de son piédestal, de son poste de maître en toute chose psychanalytique.

Mais il y a plus. S'il s'est abstenu, interroge Millot, est-ce par « négligence » ou « manque d'intérêt personnel » ? Non, répond-elle, bien au contraire, « la carence de prescriptions pédagogiques chez Freud a des causes plus essentiellement liées aux découvertes mêmes de la psychanalyse<sup>21</sup> ». Sa modeste participation signe un impossible rapport entre la psychanalyse et l'éducation. Sa suspension résulte d'une retenue théorique : en bon logicien, Freud aurait déduit de sa découverte psychanalytique qu'il ne peut rien faire sur le plan pédagogique.

Mais, argumente Geneviève Lombard, s'il proclame son abstention, alors qu'il n'en formule pas moins son optimisme et ses espoirs face à cette application (comme, par exemple, dans sa « Sixième conférence »), ne serait-ce pas tout compte fait à cause d'Anna ? Voilà désignée la raison de ses propos pédagogiques, cette conférence prenant du même coup l'aspect d'un « testament pour Anna<sup>22</sup> ». D'ailleurs, Freud n'a-t-il pas abandonné cette application à sa fille parce qu'il n'y croyait pas ? C'est du moins ce qu'affirme Maud Mannoni<sup>23</sup> !

Donc, s'il en parle, il prêche *pro domo*, et, s'il s'abstient, la justification est, elle, plus théorique ! La retenue de Freud constitue un véritable écran de projection pour ceux qui voulurent « découvrir » dans Freud de quoi légiférer sur les rapports entre la psychanalyse et l'éducation. Les suppositions qu'elle a entraînées entrouvrent cependant une question, pernicieuse dans ses conséquences : théoricien, psychanalyste, père..., homme, mais d'où Freud parle-t-il lorsqu'il invoque une telle application ?

### *Fille-Anna*

Comme pour l'abstention, ce qui s'est écrit autour de Fille-Anna<sup>24</sup> et de son lien avec l'application freudienne de la psychanalyse à l'éducation n'est pas sans intérêt.

Rappelons que Freud fait référence à Anna dans cette lettre adressée en 1926 à Pfister, où il reconnaît la paternité de Pfister mais dit aussi son bonheur qu'Anna y commence quelque chose dans la filiation du pasteur. Anna devient d'ailleurs sa principale référence dans sa « Sixième conférence », supplantant manifestement Pfister qui a été jusque-là celui que Freud aime à citer, lorsqu'il lui faut produire un témoin vivant de cette application<sup>25</sup>.

Dans les propos du père, la présence d'Anna est évidente. Nous ne pouvons cependant pas dire qu'elle explique tout son intérêt : la sympathie de Freud pour une telle application ne date pas d'Anna, ou plus exactement de ce moment (1922) où, institutrice de formation — elle passe son diplôme en 1918<sup>26</sup> — elle se « joint aux analystes praticiens<sup>27</sup> ». Freud s'est intéressé bien avant à cette application<sup>28</sup>, et lorsqu'il en était à citer Pfister, l'associant à une telle entreprise, il ne manquait pas de dire son abstention et les espoirs que lui et d'autres escomptaient de cet investissement particulier de la psychanalyse.

Ainsi donc, si Anna accentue très certainement les espoirs du père, elle ne les a pas, par sa présence et par son intérêt, à elle seule suscités. Freud et l'application à la pédagogie ont en commun une histoire qui commence bien avant elle.

Néanmoins, Anna est présentée dans maints travaux contemporains comme la mauvaise fille de Freud, celle qui a trahi le génie du père, qui l'a entraîné là où il n'aurait jamais dû aller, qui l'a aveuglé en pédagogisant la psychanalyse. Elle constitue, dès lors, un bon alibi pour décharger le père de travers et de propos que certains tiennent pour indignes d'un psychanalyste.

Nous pouvons ici avancer une autre hypothèse tout aussi plausible : Anna ne serait-elle pas, tout au contraire, la représentation vivante de l'intérêt pédagogique de son père, celle qui met en acte, après Pfister, un pan négligé du père, celle qui réalise un de ses vœux dont elle fera évidemment usage selon son gré ? De la sorte, pourrait-on poursuivre, si Freud continue à parler avec tant d'optimisme de cette

application, c'est peut-être un peu *pro domo*, non dans le sens d'une obligation pénible pour sa fille, mais dans celui où il est porté par la fierté d'un père dont l'enfant reprend un vœu secret : une « fille qui répond dans une mesure rare aux exigences d'un père<sup>29</sup> » !

Il ne faut pas être grand clerc pour deviner que les propos de Freud sur sa fille, au moins tout au long de ses diverses correspondances, sont remplis de fierté et de joie comblées. Nulle honte explicite pour cette fille et ses développements théoriques; au contraire, à plusieurs reprises et à plus d'un destinataire, il loue son travail, « la netteté, la clarté, la sûreté avec laquelle elle dominait son sujet vraiment en toute indépendance » par rapport à lui, « tout au plus catalytiquement dirigée<sup>30</sup> ». Son ardeur au travail et les résultats qu'elle obtient facilement<sup>31</sup>, ses bonnes trouvailles analytiques<sup>32</sup> : tout cela contente le père.

Mais c'est entre Lou et Freud que se découvre le désir du père envers Anna; la plupart de leurs lettres en parlent. Lou la considère d'ailleurs comme un don que lui a fait Freud<sup>33</sup> et paraît assez perspicace à propos du rapport filial d'Anna envers son père. Ne voit-elle pas dans cette troisième des filles « une belle transposition de son père dans le féminin<sup>34</sup> », un prolongement réussi ? « Se faire ainsi votre fille, c'est quelque chose ! », écrit-elle à Freud, plongée dans la joie que lui procure « cette Anna imprimée », et de s'exclamer encore : « Qu'elle fasse surgir dans ce domaine, qui lui est très spécial, une branche aussi florissante du puissant tronc de base est véritablement merveilleux<sup>35</sup>. »

Anna — fille-faite-femme, en suivant les traces de son père, en continuant et en portant sa découverte là où l'assigne son « être » féminin : l'éducation et les enfants — est, ne l'oublions pas, une de celles qui reçoit la fameuse bague, signe distinctif de l'appartenance au « comité » privé qui, depuis 1912, entoure de ses soins Freud et son œuvre. Tout porte donc à croire qu'elle est la digne fille de Freud, dès lors qu'elle réalise son vœu pédagogique. Évidemment,

si ce vœu est dénié, elle devient la mauvaise fille du père, celle qui trahit sa pureté psychanalytique. A la source de ces interprétations divergentes, l'intérêt ou le désintérêt de Freud envers l'application psychanalytique à l'éducation. Catherine Millot a, elle, tranché : Freud serait un anti-pédagogue convaincu. Est-ce si simple ? Trop souvent, des désirs personnels sont pris pour des réalités freudiennes, et la pureté du père vaut bien le sacrifice de la fille.

Si Anna n'est pas extérieure à cette application, elle n'explique pas à elle seule les propos du père, ni n'est celle qui l'a entraîné là où il n'aurait pas voulu aller. Pourtant, il se pourrait qu'Anna et l'application à l'éducation se rencontrent sur un autre registre, celui de l'économie freudienne : l'une et l'autre occuperaient une place identique dans la vie de Freud. Rappelons-le, Anna, la troisième de ses filles, est celle qui accompagne Freud comme infirmière jusqu'à la mort. *Anna-Antigone*, *Antigone-Anna*, c'est ainsi qu'il la nomme dans les dernières années de son existence<sup>36</sup> ; une Antigone, fille fidèle d'Œdipe, qui, selon la tragédie, conduit son père sur les chemins de l'exil et vers sa dernière demeure.

En 1913, Freud rédige un curieux petit article, « Le thème des trois coffrets », qu'il termine par ces mots, parlant d'un vieil homme : « Seule la troisième des filles du destin, la silencieuse déesse de la mort, le recueillera dans ses bras<sup>37</sup>. » Et à ce sujet, quelques mois plus tard, il écrit à Ferenczi : « Pour seule compagnie j'aurai ma petite fille (Anna), qui se développe très bien en ce moment (il y a sûrement longtemps que vous avez deviné l'élément subjectif du *Kästchenwahl* — le choix des coffrets<sup>38</sup>). »

Dans cet article, Freud se penche, à travers plusieurs œuvres littéraires, sur le thème des trois filles : cette troisième fille, qui est-elle ? Déesse de l'amour, déesse de la mort, la mort elle-même, troisième femme tantôt toute de beauté, tantôt figure de la mort, mais toujours fidèle ? Et dans la même lettre, adressée à Ferenczi le 7 juillet 1913, il parle également de lui-même comme d'un père juif ayant un

impératif besoin d'assurer l'avenir de son autre enfant : la psychanalyse. Amour et mort, Anna et le destin de la psychanalyse, tout semble quelque part lié, un lien que nous nouerons encore à son intérêt pour l'éducation psychanalytique des générations à venir, lorsqu'il nous sera donné de concevoir<sup>39</sup> que les textes de Freud les plus positifs envers une telle application datent, eux aussi, de 1913, époque de sa rupture avec Jung, moment empreint d'une intense angoisse de mort.

Dans ce contexte, une autre scène peut être rapprochée. Elle est relatée par Jones. Freud la donnait en exemple d'un témoignage « de son penchant pour les croyances superstitieuses, en rapport avec la mort comme c'est si souvent le cas pour ce genre de croyances<sup>40</sup> ». Anna était allée, à Ischl, féliciter sa grand-mère à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire et devait rentrer *via* Vienne où Freud l'attendait. Pendant la nuit, il y eut un accident de chemin de fer sur la ligne qu'elle devait emprunter. Aussi, racontait Freud, « à titre de protection, perdis-je mon pince-nez et son étui en me penchant dans les bois ».

*A titre de protection.* Comment alors et à nouveau ne pas penser qu'il y eut d'autres gestes superstitieux, et que peut-être précisément son rapport au pédagogique, comme celui à Anna, fonctionne d'une certaine façon sur ce même registre ?

### *Un espoir pour les générations futures*

C'est d'ailleurs dans une même direction que nous pouvons interpréter le dernier des leitmotivs ponctuant les formules freudiennes relatives à cette application psychanalytique au domaine de l'éducation. A chaque fois, nous avons relevé la très grande importance qu'elle revêt sous la plume de Freud, elle est même à la source d'une espérance pour les générations à venir, avec toujours, escomptées, une reconnaissance et une gratitude. Là non plus, la présence

d'Anna n'explique pas cette intense lueur d'espoir, et les superlatifs qui l'accompagnent.

L'espace pédagogique, avec le discours qu'il véhicule, a la caractéristique, faut-il encore le préciser, d'être un véritable foyer de projections où se logent les espérances déçues, les illusions d'avenir auxquelles plus d'un humain se raccroche. Freud a pertinemment analysé ce lieu de toutes les projections qu'est l'enfant, lieu où le narcissisme blessé des parents reprend vigueur<sup>41</sup>. Le discours pédagogique et celui qui le tient sont traversés par des phénomènes identiques : ce n'est pas à n'importe quel moment et n'importe comment qu'un homme ou une femme s'engage dans une entreprise pédagogique, et le choix n'est pas que rationnel. Ainsi, la manière de parler l'avenir, de présenter les espoirs d'une transformation et de spéculer sur un enfant à réussir indique sur plus d'un point que le pédagogue « d'un instant ou de toujours » joue dans l'affaire, et pour une grande part, son rapport fantasmatique à l'humain et au monde.

Dans cette psychanalyse appliquée, il ne s'agit plus seulement de chercher l'énigme de l'art et de l'artiste, ou de reconstruire des temps mythiques, mais bien d'œuvrer, psychanalytiquement parlant, pour le « bien » des générations futures. Par cette aide, était-il démesuré d'espérer ouvrir l'avenir sur de meilleurs augures et donner ainsi à la psychanalyse un destin sans précédent ?

Dans un tel contexte, il serait tout de même assez étrange que Freud échappe au jeu de ces phénomènes, protégé qu'il serait derrière l'unique logique de sa théorie. Une idéalité guette le discours tenu sur l'éducation; Freud s'y laisse prendre sur certains points, et nous aurons à considérer en quoi cela constitue un obstacle à un travail psychanalytique dans ce domaine.

## *Deuxième partie*

### LA MISSION DE FREUD

L'exploit psychique le plus formidable  
dont un homme soit capable : vaincre sa  
propre passion au nom d'une mission à  
laquelle il s'est voué.

S. FREUD

« Le Moïse de Michel-Ange »,  
*Essais de psychanalyse appliquée*, p. 36